

tous les jours dans ma sombre mélancolie. Quand ma pensée se fixait sur l'abîme qui me séparait de mon père, et quand je me disais en moi-même : *Je ne le verrai plus*, j'étais bien près de tomber dans le désespoir. J'ai été préservé de ce malheur par les sentiments de religion que j'avais conservés et que je conserverai jusqu'à mon dernier soupir. Ce qui a beaucoup contribué à adoucir mes peines, c'est que j'avais emporté avec moi quelques livres, entre autres Virgile. J'ai dû à Virgile de douces consolations ; je lui ai dû plus encore : la sympathie et les bontés d'un véritable ami."

Félix, en achevant son histoire, avait les larmes aux yeux, et celles de M. Dulac avaient coulé plus d'une fois pendant ce triste récit.

M. Dulac ne fit point d'inutiles reproches à l'enfant qui se repentait si amèrement de son opiniâtreté et de sa désobéissance ; mais il se promit bien de ne rien négliger pour découvrir sa famille, et pour le faire rentrer en grâce avec elle.

Une année s'était écoulée depuis l'arrivée de Félix à la ferme ; deux années s'étaient écoulées encore, pendant lesquelles il perfectionna son instruction pratique : il devint un jardinier intelligent, un habile cultivateur. En même temps, il s'était radicalement corrigé de tous ses défauts. Le malheur, les bons exemples, l'habitude d'une vie laborieuse et tranquille, avaient calmé la violence de ses passions ; et Félix avait maintenant autant de douceur et de patience qu'il avait eu de générosité et de courage. Mais, tremblant et rougissant au souvenir de ses fautes passées, il n'osait encore, malgré les pressantes sollicitations de M. Dulac, se résoudre à rentrer dans sa famille.

Un jour, M. Dulac, se promenant avec lui dans le jardin, lui dit : " Je vais m'absenter pendant deux jours. Je viens d'apprendre qu'à quelques lieues d'ici s'est établi un homme qui m'a rendu autrefois de grands services et que depuis vingt ans j'avais perdu de vue. Le chagrin, dit-on, a affaibli sa santé ; il vit depuis un an dans un château solitaire, et sa vie est tellement retirée que je n'ai appris qu'hier sa présence dans notre pays. La reconnaissance m'appelle auprès de lui. Je vous laisse, mon enfant, la direction de nos cultures pendant les deux jours que durera ma visite à M. de Célival."

A ce nom, le visage de Félix se couvrit d'une pâleur mortelle : il chancela et serait tombé s'il ne se fût appuyé contre un arbre ; puis, d'une voix altérée :

" M. de Célival, dites-vous ? — Oui, répondit M. Dulac. D'où vient, à ce nom, votre trouble, votre effroi ? Le connaissez-vous ? Serait-ce un parent, un ami de votre père ?

— Ah ! s'écria Félix, éclatant en sanglots, c'est lui, c'est mon père lui-même. . . . Et le chagrin, dites-vous, a affaibli sa santé ! Ce chagrin, misérable que je suis, c'est moi qui l'ai causé ! . . . Hélas ! enfant ingrat et dénaturé, voilà où m'a conduit la désobéissance ! . . . O monsieur Dulac, ô mon meilleur, ô mon unique ami ! emmenez-moi avec vous, demandez-lui ma grâce, dites-lui. . . . Mais non : il m'a en horreur, sans doute ; il me repousserait, il me chasserait en m'accablant de ses malédictions : ah ! je ne les ai que trop méritées. Ou bien, il me croit mort ; et quel serait son saisissement en voyant tout à coup l'enfant qui le déshonore sortir du tombeau pour ajouter à ses peines ! "

En proie à ces réflexions déchirantes, Félix se livrait à tous les excès de la douleur. Il parla longtemps encore sans pouvoir se calmer. Enfin M. Dulac, par de sages paroles, parvint à rendre quelque calme à son âme agitée :

" Ne croyez pas, Félix, que vous soyez pour votre père un objet d'horreur, ni que, s'il vous a pleuré comme mort, il s'afflige de votre retour à la vie. Non. Vos fautes sont graves ; mais il y a dans le cœur d'un père un trésor inépuisable de clémence. Vous n'êtes plus ce Félix d'autrefois, emporté, opiniâtre, désobéissant : le malheur vous a changé ; et Dieu, touché de votre repentir, vous réserve sans doute des jours plus heureux. Je vais voir votre père. Pendant les deux jours que durera mon absence, réfléchissez sur votre position, méditez, interrogez votre cœur, priez Dieu de vous éclairer et de venir à votre aide ; et, à mon retour, nous nous concerterons sur ce que vous devez faire. Au revoir, mon pauvre enfant, ajouta-t-il en serrant contre son sein le jeune homme qui pleurait entre ses bras à chaudes larmes. Ayez confiance dans la bonté de Dieu et dans le cœur d'un père."

M. Dulac se mit en route. Après avoir suivi pendant quelques

heures un chemin solitaire au milieu des bois, il entra dans une magnifique allée de platanes, dont l'issue s'ouvrait en fer à cheval, laissant à découvert un tertre riant, revêtu d'une pelouse verte et fleurie, au milieu de laquelle s'élevait un élégant château. C'était la demeure de M. de Célival. Le jardin qui entourait le château était aussi riant que pittoresque : c'était le comble de Paris avec l'apparence d'une nature négligée ; d'innombrables massifs d'arbustes précieux ornaient l'immense pelouse, et une incroyable abondance de fleurs, rares et éclatantes, disposées avec un art infini, s'épanouissaient comme au hasard. Sans grille, sans clôture, cet admirable parterre semblait se confondre avec la campagne qui s'étendait à perte de vue, et qui présentait de tous côtés un aspect enchanteur. Une allée de beaux arbres de Judée, chargés de fleurs, conduisait au château ; tout le long de la façade, d'énormes orangers, chargés de fruits jaunes comme l'or et de fleurs blanches comme la neige, remplissaient l'air de leurs parfums pénétrants ; du perron, on découvrait le cours de la Seine, empourprée par les rayons du soleil couchant, les vertes collines de l'autre rive, et, plus loin, de belles montagnes bleues qui se confondaient avec l'azur du ciel.

M. Dulac, après avoir admiré quelque temps ce coup d'œil, entra dans le château. Un vieux domestique à cheveux blancs l'introduisit dans un salon, où il le pria d'attendre l'arrivée de son maître.

" M. de Célival doit bien se plaire dans un si beau séjour, lui dit M. Dulac.

— Hélas ! non, lui répondit d'un air chagrin ce fidèle serviteur ; mon maître est toujours triste. Les médecins lui ont recommandé un exercice continuel ; il cultive ce jardin de ses propres mains avec un soin assidu ; et cependant, à la vue de ces belles fleurs, on ne le voit jamais sourire."

M. de Célival entra. Il parut charmé de revoir M. Dulac, pour qui il avait la plus sincère estime. Dans la conversation, il lui laissa entrevoir qu'il avait eu des peines, mais sans s'expliquer sur cet objet, M. Dulac crut qu'il était convenable et prudent à la fois, dans cette première entrevue, de ne rien dire qui eût rapport à Félix.

" Les médecins, lui dit M. de Célival, m'ont ordonné l'air de la campagne ; j'y suis depuis un an. Ma femme est restée à Paris pour surveiller l'éducation de mon fils Alphonse, et vient me voir de temps en temps. Mais, mon ami, continua-t-il, vous pouvez me rendre un service. Il me manque un jardinier. Capable de diriger par moi-même la culture de mon jardin d'agrément, je ne suis pas au fait du vrai jardinage, du jardinage qui a pour objet les produits utiles. Je voudrais un jeune homme intelligent et sage. On m'en a déjà présenté plusieurs ; mais, dans ce pays où je ne connais personne, ma confiance pourrait être aisément trompée. Je ne veux m'en rapporter qu'à vous. Tâchez de me trouver un jeune homme que vous connaissiez parfaitement, et dont la conduite soit telle que je n'aie jamais de reproche à lui faire ; car je suis venu chercher ici le repos, et j'évite avec soin tout ce qui pourrait le troubler.

— Je chercherai, répondit M. Dulac, et d'ici à quelques jours j'espère trouver un jeune homme tel que vous le désirez."

Après avoir passé une journée entière auprès de son ancien ami, M. Dulac revint à la ferme, où Félix l'attendait avec anxiété.

Tandis que M. Dulac lui racontait sa visite jusque dans les moindres détails, le jeune homme respirait à peine ; il rougissait et pâlisait tour à tour ; des cris entrecoupés, des soupirs douloureux attestaient la vivacité de ses émotions. Mais, quand il apprit que son père demandait un jeune homme pour l'aider à la culture de ses jardins, il poussa un cri :

" Le jeune homme que mon père vous demande est trouvé : c'est moi !

— Vous ! s'écria M. Dulac ; quelle est donc votre pensée ?

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.